

La folle épopée d'Antonio Ortiz

Ariel CAMACHO, Phil CASOAR, Laurent GUYOT

Ortiz, général sans dieu ni maître

Première partie : « Nosotros » (53'56") - Seconde partie : « C'est toi le chef ! » (54'56")

iO Production ¹, C9 Télévision, 1996.

LE 20 novembre 1937, au cimetière de Montjuich (Barcelone), Juan García Oliver rend hommage à Durruti, son proche compagnon de lutte tué un an plus tôt sur le front de Madrid. Le port altier et la voix forte, l'ex-ministre de la justice du gouvernement Largo Caballero remonte le cours de l'histoire : « *Je n'ai pas honte de le dire, je le confesse avec fierté, nous avons été les rois du pistolet ouvrier de Barcelone, les meilleurs terroristes de la classe ouvrière... "Nosotros", ceux qui n'ont pas de nom, ceux qui n'ont pas d'orgueil, ceux qui ne forment qu'un bloc, ceux qui payent l'un après l'autre, "Nosotros"... La mort n'est rien, nos vies individuelles ne sont rien ! Tant que l'un de nous vivra, "Nosotros" vivra !* » Peu montrées, ces images de García Oliver haranguant une foule muette et admirative sont pourtant significatives : elles en disent beaucoup non seulement sur celui qui les peuple, mais aussi sur l'imaginaire des hommes d'action et sur la ferveur un peu naïve qui les entoura. En ouvrant leur film sur elles, Ariel Camacho, Phil Casoar et Laurent Guyot figent le mythe dans le superbe noir et blanc de l'époque, tout juste avant de laisser l'histoire avancer sous les pas hésitants d'un vieillard tenant le bras d'une infirmière. Antonio Ortiz, le dernier des « *Nosotros* », crève immédiatement l'écran.

Le film d'Ariel Camacho, Phil Casoar et Laurent Guyot relève d'un défi : comment raconter, à travers le témoignage d'Ortiz, une histoire dégagée de ses oripeaux mythiques, allégée de son poids de sacrifice, libérée de ses pontifiants discours ? Comment introduire du multiple et du contradictoire dans un récit unanimiste et glorifié ? Son mérite, c'est de parvenir à brouiller l'image des héros pour y laisser pointer une vérité aussi éloignée de l'encensoir que de la dérision. Sa force, c'est de n'avoir rien à prouver, rien à cacher non plus, de s'inscrire dans le questionnement et de refuser de céder à la vision militante de l'événement. *Ortiz, général sans dieu ni maître* fait le pari de la lucidité, pari risqué s'il en est.

L'action se passe en février 1996 dans une maison de retraite médicalisée de Poble Nou, quartier de Barcelone, où Ortiz est né quatre-vingts ans plus tôt. L'homme est affaibli, son élocution est difficile, mais il se prend au jeu, d'autant qu'il a sa vérité à dire avant de quitter la scène. Dans son regard, tout est malice. Il a tout vécu, le combat et la prison, le rêve et son contraire, la gloire et l'opprobre. Il est plus proche du roman d'aventures que de la vie des hommes illustres. Il a connu toutes les figures du mythe et beaucoup aimé ce García Oliver des jeunes années, dont le héros – apprend-on – n'était ni Saint-Just ni Bakounine, mais James Cagney... C'est là, précisément, que le témoignage d'Ortiz est précieux, car le bonhomme dit ce qu'il pense, sans rien passer au tamis de l'opportunité. Il dit ce qu'il pense parce qu'il n'a rien à perdre et que, la mort venant, on marche à rebours vers l'émotion première et que celle-ci, c'était de voir du Cagney en García Oliver, une sorte d'*Ennemi public* qui se serait joué *L'affaire se complique* ². On peut en sourire, certes, mais l'histoire est aussi faite de ces influences secrètes et de ces mimiques importées. Elles n'enlèvent rien au reste, elles l'humanisent. L'étoffe des héros se tisse aussi au cinéma, en noir et blanc, comme leur légende.

Cette approche sensible de la réalité et des êtres en dit plus long, dans certains cas, que les discours construits et froids, expurgés de tout sentiment. Elle complique un peu l'histoire, c'est vrai, mais elle la met à hauteur d'homme. Et rien ne fut simple dans cette aventure humaine que fut la révolution espagnole. Ortiz le dit. Nommé responsable d'une colonne, le militant et homme action s'improvise chef militaire et se pose la question de l'autorité. « *C'est toi le chef... mais jusqu'à quel point ?* », se demande-t-il, avant de répondre : jusqu'au point de donner le premier ordre – « *Feu !* » – et de l'entendre répercuté de bouche en bouche jusqu'à exécution ; jusqu'au point de faire fusiller sans jugement deux miliciens coupables d'exactions, raconte-t-il en accompagnant son récit d'un éloquent geste de la main qui seul peut mesurer toute la gravité de la décision. « *Quand on te dit que c'est toi le chef et qu'il faut l'être, ce chef, bordel, alors là, c'est le pompon !* », lâche Ortiz. Mais il l'a été, ce chef, et il n'est pas douteux qu'il y a pris un certain goût, comme d'autres, tant d'autres, comme ces dirigeants anarchistes « *en costume cravate ou en veste de cuir* », comme

¹ iO Production, 54-56, rue de Buzenval, 75020 Paris. Tél. : 01-44-93-59-59/Fax : 01-44-93-85-58.

² William Wellman, 1931, pour le premier, et Mervyn LeRoy, 1933, pour le second film.

ces militants soudain propulsés à des fonctions de pouvoir, comme ces anciens du groupe « Nosotros », tous jetés dans la mêlée guerrière et tous assumant un rôle de chef.

Cette question du pouvoir, le plus souvent réduite à sa dimension politique spectaculaire – la participation des anarchistes au gouvernement de Largo Caballero –, Ortiz l'aborde avec une franchise assez déroutante. Quand il caractérise l'influence du groupe « Nosotros » sur la CNT catalane en affirmant qu'il y avait « *pris le pouvoir* » et que son « *autorité* » dépassait celle du propre comité régional de Catalogne, on peut y voir une exagération. Il n'empêche que cette affirmation, naturellement énoncée, met à mal la vision un peu simpliste de la corrélation des forces et des intérêts, de la dialectique du coup de main et de l'action de masse, cette synthèse idéale d'un anarchisme de rue et d'un syndicalisme d'atelier. Elle y introduit une dimension maudite, un enjeu de pouvoir, dont tant de manifestations apparentes ou secrètes peuplent, pourtant, l'envers du décor. Quand, par ailleurs, Ortiz raconte la création « *pas très démocratique* » du Conseil d'Aragon, en insistant sur le rôle prépondérant joué, à l'occasion, par les chefs de milice – Durruti, mais aussi lui-même –, il remet d'une certaine façon l'histoire sur ses pieds, il la dégage de cette légende spontanéiste et basiste amplement colportée par l'imagerie libertaire, et, ce faisant, il contredit un des mythes fondateurs de la révolution espagnole. Là encore, Ortiz a le mérite de dire les choses clairement, simplement, sans exaltation, avec cette ironie nécessaire qui, seule, peut résister aux boursoufflures mystificatrices, en assumant sa part de responsabilité, en renvoyant les autres aux leurs, tous les autres.

S'il est finalement assez facile de déclencher chez le spectateur, à propos de la révolution espagnole, cette « *mécanique de l'enthousiasme* », dont parlait Jules Vallès, cette adhésion à la fulgurance de l'instant, les auteurs du film s'en méfient, à l'évidence, comme de la rhétorique facile et y opposent, pour n'y point céder, l'indispensable distanciation critique. Que le souffle passe – et il passe à travers les superbes documents d'époque et les images d'archives, très efficacement montées –, c'est une chose. Qu'il réduise le propos à l'éternelle lyrique du rêve en marche, c'en est une autre. Le pendant nécessaire est tout entier contenu dans le commentaire qui accompagne l'image. Rigoureux, mesuré et, par bien des aspects, irrévérencieux pour la légende, il se fait l'écho de l'extraordinaire complexité de la révolution espagnole. En évitant le discours apologétique et anesthésiant, il recadre en permanence les propos d'Ortiz et élargit la perspective historique dans un souci plus pédagogique que militant. Rien n'y est omis de ce qui fait question : les débordements anti-religieux, le culte de la personnalité autour de certains leaders, les expéditions punitives, les contradictions internes, le poids du moralisme, la bureaucratisation des appareils. Exigeant, le commentaire ne transige pas avec l'épopée : il l'admet, il la montre, il s'en défie. C'est le prix de la lucidité. Qu'on ne s'imagine pas un seul instant, cependant, que ce film aurait, par souci démystificateur, adopté le ton hautain de l'analyse critique, c'est tout le contraire. Sa force, il la doit à l'extraordinaire émotion qu'il véhicule en restituant à l'événement toute sa dimension humaine.

Humain, Ortiz l'est sans doute plus que tout : tel qu'on le voit sur l'écran, bien sûr, frêle vieillard à la voix faible ; tel qu'il apparaît, aussi, aux belles heures de sa jeunesse intrépide, toujours souriant, coiffé de son éternelle « chapka » aragonaise. Cette humanité est si forte, chez Ortiz, qu'il est difficile de ne pas sentir de la sympathie pour son personnage, d'autant qu'il est à mille lieux de l'image d'un Durruti panthéonisé ou d'un García Oliver caporalisé. Tel qu'il apparaît dans ce film, Ortiz, c'est l'anarchie même, vivante de ses contradictions, aventureuse et irrespectueuse, sensible et réfractaire. Quand la révolution – ce rêve qui la porte – se mêle de régler la vie des hommes, d'instaurer son harmonie universelle et de construire cet autre futur enfin possible, elle génère souvent sa propre morale collective, ses règlements et ses instances – son pouvoir, en un mot. Par une sinistre loi de l'histoire, le révolutionnaire s'identifie, alors, aux éternelles figures du moine-soldat et du commissaire du peuple, héros désincarnés d'une histoire qui, déjà, opère son propre retournement. Ortiz, qui fut un peu l'un et l'autre et céda, lui aussi, à l'auto-glorification – étonnante scène de défilé improvisé à Caspe où il marche, radieux, en tête de sa colonne et passe devant un bâtiment orné de son portrait ! –, aimait sans doute trop la vie et ses plaisirs, les femmes et le tango, pour se laisser tout à fait enfermer dans le rôle du meneur d'hommes, ascétique et vertueux. En y dérogeant, il s'attira les foudres des moralisateurs de tout poil et des très sérieux zélés de l'ordre nouveau et y gagna cette mauvaise réputation qui le mit définitivement en marge de l'histoire officielle libertaire et lui procura bien des désagréments.

Forte tête, Ortiz n'était pas en odeur de sainteté chez les libertaires espagnols. Il sentait le soufre. Les raisons d'un tel discrédit, pourtant, demeurent assez largement mystérieuses. Les chefs d'accusation restent flous, ce qui favorisent un certain nombre d'hypothèses. Le film en retient trois pour expliquer sa mise à l'écart : son « donjuanisme », contraire à la morale puritaine dominante, sa résistance à la progressive prise en main des leviers militaires par les staliniens et son protecteur soutien armé au Conseil d'Aragon. Si son goût pour le vagabondage sexuel est, semble-t-il, avéré, bien que l'intéressé le minimise quelque peu – mais

là encore sa mine gourmande en dit long sur le sujet... –, il n'en demeure pas moins qu'un tel penchant ne saurait sûrement pas expliquer à lui seul sa chute. Les autres pistes retenues méritent donc qu'on s'y arrête. Deux méthodes, on le sait, furent employées par les staliniens, au cours de la guerre civile, pour réduire la force des libertaires : la première relève du dévoiement et de la tentative de corruption ; la seconde, de la liquidation pure et simple. L'alternative, Ortiz y a été confronté quand les conseillers soviétiques – les « *tovaritchs* », comme il dit – lui proposèrent d'être le « *Vorochilov espagnol... ou rien* ». « *Vorochilov, tu parles d'une tentation...* », commente Ortiz. Penser que les « *tovaritchs* » gardèrent sa réponse en mémoire – « *Seuls les lâches ou les ambitieux retournent leur veste* » – et qu'ils ne s'en tinrent pas là, est, on l'admettra, une hypothèse plausible. Quand on sait, par ailleurs, que la CNT et la FAI cherchaient alors, pour des raisons de basse politique, à réduire au maximum les risques d'affrontement avec les staliniens et que le Conseil d'Aragon, pointe avancée de la révolution libertaire, contrariait l'image de respectabilité et de responsabilité qu'elles voulaient donner d'elles-mêmes, il n'est pas hasardeux d'imaginer que l'incontrôlable Ortiz gênait le jeu des bureaucraties. Rapporté dans le film, l'épisode de *La silla vacía* (La chaise vide)³ est assez révélateur de ce climat d'époque. Son interdiction par García Oliver, sous prétexte que le documentaire aurait été plus démoralisateur que mobilisateur, dissimulait probablement la même crainte que les staliniens, tout à la fois fourriers de la révolution espagnole et fournisseurs d'armes de la contre-révolution, s'offusquent de la prépondérance des anarchistes dans un film entièrement tourné en terre aragonaise. C'est aller peut-être un peu vite en besogne que de dire, comme Ortiz, que, dès lors, García Oliver « *s'était rangé du côté des tovaritchs* », mais c'est sans doute s'en tenir à la stricte vérité historique que de résumer en deux mots l'attitude adoptée par les instances dirigeantes de la CNT et de la FAI lors des événements de mai 1937, à Barcelone : « *lâcheté et abandon* ».

Parsemé de témoignages de valeur⁴, Ortiz, *général sans dieu ni maître* s'attache aussi à comprendre l'étrange destin d'un personnage de légende rejeté aux marges de l'histoire, brisé par son propre camp. Résumons : après l'inversion définitive du rapport des forces en faveur des staliniens, en mai 1937, la destruction des collectivités d'Aragon et la mise hors la loi de son Conseil, Ortiz se voit destitué par sa propre organisation⁵ au profit de García Vivancos, ancien membre du groupe « Los Solidarios ». Lâché par ses propres camarades – dont certains négociaient un retour au gouvernement républicain dirigé par le pro-stalinien Negrín⁶ –, il rejoint Barcelone. Pressenti pour remplacer Ricardo Sanz à la tête de l'ex-colonne Durruti, il sent un coup fourré des staliniens – dont Mariano Vazquez, secrétaire de la CNT, est complice – et refuse. Fin mars 1938, Ortiz est nommé commandant de la 24^e division dans les Pyrénées catalanes, puis de nouveau destitué. Devant un tel acharnement, il décide de passer en France avec Joaquin Ascaso, ex-président du Conseil d'Aragon. Accusé de désertion, il tombe sous la loi mafieuse d'un mouvement anarchiste catalan peu glorieux, très largement discrédité par ses propres compromissions, et livré à des individus peu recommandables, comme Escorza, le « bossu de la FAI », en charge des basses œuvres de police en son sein. Rattrapés par ses sbires, Ortiz et Joaquin Ascaso sont victimes d'une tentative d'empoisonnement. Ils s'en tirent, mais l'affaire ne s'arrête pas là. Alors qu'ils tentent de rejoindre Marseille, ils apprennent que le gouvernement républicain, présidé par Negrín et étroitement contrôlé par les staliniens, a procédé à une demande d'extradition auprès du gouvernement français. Traqués, livrés à eux-mêmes, ils ne devront leur salut qu'à la chute de la République espagnole. Incroyable destin !

Dès qu'ils le peuvent, les deux pestiférés montent à Paris pour demander des comptes à la direction de la CNT en exil. Celle-ci met tous les torts sur le dos du dernier secrétaire de la CNT d'Espagne, Mariano Vazquez⁷, mais les réputations ont la vie dure et celle de « déserteur » colle à la peau d'Ortiz comme une mauvaise gale. La guerre le surprend à Perpignan. Les autorités françaises l'internent à Saint-Cyprien, puis à Collioure, où sont matés les plus durs, au Vernet-d'Ariège, enfin, où les anciens de la colonne Durruti – et, parmi eux, Ricardo Sanz, qu'il a pourtant refusé de remplacer, en son temps, à la tête de la 26^e division – le mettent en quarantaine. En juillet 1942, Ortiz est expédié, avec cinquante anarchistes jugés particulièrement dangereux, au camp de Djelfa, dans le Sud saharien. A leur arrivée, le maton en chef leur déclare : « *Messieurs, vous êtes ici pour mourir.* » Quatre mois plus tard, le 2^e Corps d'armée d'Afrique débarque en

³ Court métrage de propagande produit par la CNT, en février 1937, pour inciter les jeunes catalans à s'engager dans l'armée populaire, pour lequel la 25^e division et le propre Ortiz prêtèrent leur concours.

⁴ Citons-les : Concha Perez, milicienne de la colonne Ortiz aux premières heures de la révolution ; Enrique Casañas, José Logroño et Francisco Muñoz, miliciens de la colonne Ortiz, puis de la 25^e division ; Martín Terrer, militaire professionnel, conseiller et proche compagnon d'Ortiz.

⁵ Le film précise, à juste titre, que c'est bien la direction de la CNT qui procédait à la nomination et à la révocation des chefs des divisions confédérales.

⁶ Retour imminent puisque, le 6 avril 1938, la CNT entraînait au gouvernement Negrín.

⁷ Disparu accidentellement au cours d'une noyade durant l'été 1939.

Algérie. Ortiz s'y engage comme deuxième classe. « *Il fallait se battre, dit-il, et l'ennemi était le même.* » Pour lui, le doute n'est pas permis : la guerre n'est pas finie et l'offense n'est pas lavée. Il est de toutes les batailles : campagne de Tunisie, prise de Bizerte, commandos d'Afrique. « *Pour les Français, déclare-t-il, le visage narquois, un Espagnol, ça valait un blindé.* » Le combat, il le mènera jusqu'à son terme, d'Afrique en Allemagne. Couvert de médailles, il la terminera en héros anonyme et s'en retournera à la vie civile, comme employé forestier, avec une seule obsession en tête : reprendre la lutte armée contre Franco.

Le 12 septembre 1948, un *Norecrin 1902*, petit avion de tourisme, survole la baie de Saint-Sébastien où Franco préside une régata donnée en son honneur. Bientôt pris en chasse par deux, quatre, puis six avions militaires, le *Norecrin* est contraint de rebrousser chemin. A son bord, Primitivo Gómez Perez, pilote, et deux anciens du groupe « Nosotros » – José Perez Ibañez, dit « El Valencia », et Antonio Ortiz – ont chargé trente bombes volées dans un dépôt de la Luftwaffe, quelque cent vingt kilos d'explosifs. Le coucou est si alourdi qu'il a du mal à prendre de l'altitude et le pilote, privé de radio, vole à l'instinct. La chance est mince, mais il faut la tenter. Quarante-huit ans plus tard, le vieil Ortiz ne regrette rien et l'émotion pointe quand il dit : « *Si nous avions réussi, cela aurait représenté quelques années de moins de dictature. Pour moi, la bagarre n'était pas terminée. C'était l'occasion de démontrer que j'étais toujours le même. Compris ?* » Un instant, il se tait, puis il reprend : « *C'était l'occasion de démontrer aux compagnons que j'étais toujours le même... parce que je suis passé par beaucoup de moments amers...* »

Deux mois après le tournage, le 2 avril 1996, Antonio Ortiz, le dernier des « Nosotros », est mort à la résidence La Vernera de Barcelone dans l'oubli le plus complet. La presse libertaire, pourtant prompt à l'hommage, a globalement passé la nouvelle sous silence, mais il est toujours des exceptions qui confirment la règle. Dans *Polémica* (numéro 62-63, été-automne 1996), Antonio Zapata termine sa courte nécrologie par ces mots : « *J'ai osé griffonner ces quelques lignes pour protester contre l'oubli et le vide qui entourent la disparition de compagnons qui ont tant fait pour la CNT, alors qu'on en mythifie d'autres qui, vivants, auraient sans doute refusé de tels hommages...* »

Ortiz, général sans dieu ni maître est une belle œuvre, rare, qui interroge et qui touche.

Freddy Gomez